A TROIS SOUS LA FEUILLE.
MARCHANT, Éditeur, Boulevart Saint-Martin, N° 12.

LA VISITE DOMICILIAIRE,

DRAME EN UN ACTE;

Par MM. Daubigny et Adolphe Poujol.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 15 NOVEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Mme d'ALBY, marquise, riche veuve. (38 ans.)	Mme Grévedon.
GUSTAVE D'ALBY, son fils. (21 ans.)	M. Davesne.
GIRAUD, sous le nom de SERTORIUS, accusateur-public.	M. Klein.
LOUISE, fille de Giraud-Sertorius. (17 ans.)	Mlle Habeneck.
DUFOUR, officier municipal. (45 ans.)	M. Ferville.
MORELLI, domestique de Mme d'Alby. (40 ans.)	M. Numa.

La scène se passe en 1793.

Le théâtre représente un petit salon gothique avec une porte au fond. A droite du spectateur, une porte secrète pratiquée dans la boiserie. A gauche, une porte donnant sur le parc; auprès, une table avec un tapis, et sur le laquelle deux bougies finissent de brûler.

SCENE Ire.

MADAME D'ALBY, *seule.*

Au lever du rideau, elle est en scène et près de la porte secrète, qu'elle cherche à ouvrir.

Vains efforts! cette porte secrète ne peut céder... depuis si long-temps qu'elle n'a été ouverte... (*Parcourant la scène.*) Que faire, mon Dieu? Le jour commence à paraître, Gustave peut arriver d'un instant à l'autre, et si je ne parviens à le cacher à tous les yeux, il est perdu!.. Malheureuse mère!.. (*Après un moment de réflexion et comme frappée d'une idée subite.*) Ah! un seul moyen me reste... Confions tout à Louise! je devais redouter son beau-père; mais elle est ma fille adoptive et je ne puis douter de son cœur. (*Remontant la scène et appelant.*) Louise! Louise!..

SCÈNE II.

LOUISE, *entrant par le fond,* Mme D'ALBI.

LOUISE, *frappée de la pâleur et de l'agitation de la marquise.* Oh ciel, madame! comme vous êtes pâle et tremblante...

Mme D'ALBY. Ce n'est rien, Louise; un peu de fatigue, seulement... mais, dis-moi, tu ne t'es pas couchée?

LOUISE. Madame m'avait annoncé qu'elle veillerait toute la nuit.

Mme D'ALBY. Bonne Louise! (*Avec abandon.*) Tu m'es donc bien attachée!

LOUISE. Je vous dois tant!

Mme D'ALBY. Il s'agit d'un secret... Il y va de ma vie... Pardonne, ma chère Louise, si j'ai tarder à te le confier... Il doit être ignoré de tous, et surtout de ton beau-père.

LOUISE. Ah! oui, madame, les terribles fonctions qu'il remplit... Mais croyez-vous qu'il oubleirait que quinze ans il fut le régisseur de vos biens, qu'il vous doit sa fortune?

Mme D'ALBY. De la reconnaissance, dans ces temps désastreux! Mon enfant, je te le dis à regret, mais le mari de ta mère, partisan zélé de la révolution, croirait peut-être se faire un mérite aux yeux du

NOTA. — Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme il doivent l'être au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

Digitized by Google

pouvoir, en lui livrant un homme dont la tête est proscrite. Mais hâtons-nous. (*Elle prend Louise par la main et la conduit vers la droite.*) Regarde; dans la jointure de ce panneau, il y a un bouton de cuivre de la même couleur que la boiserie.

LOUISE, *après avoir regardé.* Je le vois, madame; que faut-il faire?

Mme D'ALBY. Le presser fortement, tandis que de mon côté je ferai jouer un second ressort.

Louise presse le bouton. La marquise exécute ce qu'elle vient de dire, la porte secrète s'ouvre.

LOUISE, *étonnée.* Une issue secrète!

Mme D'ALBY. Elle communique à une chambre pratiquée dans ce pavillon, et inconnue à tout le monde.

LOUISE. Mon Dieu! madame, à quoi donc cette chambre a-t-elle servi?

Mme D'ALBY. A soustraire jadis à une mort certaine le premier propriétaire de ce château. Il la fit construire lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il était protestant; il aima mieux s'ensevelir vivant dans cette retraite ignorée, que de quitter la France ou d'abjurer sa religion.

LOUISE. Et aujourd'hui?

Mme D'ALBY. Aujourd'hui comme alors, elle aidera à sauver un malheureux.

LOUISE. De qui madame la marquise veut-elle parler?

Mme D'ALBY. De mon fils...

LOUISE, *avec joie.* Monsieur Gustave? reviendrait-il?

Mme D'ALBY. Aujourd'hui même, avant une heure... peut-être...

LOUISE. Il revient; mais hélas! toujours proscrit? Libre, il ne se cacherait pas.

Mme D'ALBY. Oui, toujours proscrit et condamné à mort comme émigré. Officier dans les gardes, il crut de son devoir de suivre les princes sur une terre étrangère. Voilà son crime! J'ignore quelle circonstance a pu le ramener dans sa patrie; tout ce que je sais, c'est qu'errant et fugitif, il a trouvé un asile à la ferme de Bazanville. Morelli, ce domestique de confiance que mon époux, dans ses derniers voyages, amena d'Italie avec lui, est allé le chercher. A la faveur de la nuit mon fils entrera facilement dans ce château, et s'y tiendra caché jusqu'au moment où il pourra sans danger gagner de nouveau une terre hospitalière. Trois coups frappés à la petite porte du parc seront le signal de son arrivée. Mais déjà il devrait être ici. Pourquoi ce retard? aurait-il été reconnu?.. Cette pensée me glace d'effroi.

LOUISE. Calmez-vous, madame.

Mme D'ALBY. Louise... n'as-tu rien entendu? (*On entend frapper trois coups à la porte du parc.*) Le signal!

LOUISE. Ah! je comprends et partage votre joie.

Mme D'ALBY. Tiens, Louise, voici la clé de la petite porte du parc... Va, cours, amène-moi mon fils!

LOUISE, *à part en sortant.* Je le verrai la première!

Elle sort par la porte à gauche.

SCENE III.

Mme D'ALBY, *seule.*

Il est là, près de moi, et bientôt je le serrerai dans mes bras... Heureux moment pour le cœur d'une mère!.. Gustave est sauvé... on le croit en Angleterre... Morelli m'a donné tant de preuves d'attachement... Et Louise... à dix-sept ans, on rêve le bonheur et on ne trahit personne... On approche... c'est lui! c'est mon fils!

SCENE IV.

LOUISE, GUSTAVE, Mme D'ALBY, MORELLI.

GUSTAVE, *se jetant dans les bras de madame d'Alby.* Ma mère!

Mme D'ALBY. Mon cher Gustave, te voir, t'embrasser après deux années de souffrance... Conçois-tu ma joie... mon bonheur?

GUSTAVE. Et moi, près de tout ce qui m'est cher, ne suis-je pas le plus heureux des fils? (*Se retournant vers Louise.*) Que je t'embrasse aussi, ma bonne Louise... ma compagne d'enfance.

Mme D'ALBY, *à Morelli, qui se tient à l'écart.* Approche, Morelli, viens recevoir les remercîmens d'une mère qui te doit plus que la vie.

GUSTAVE. Un tel service ne se paie point avec de l'or.

MORELLI. Vous m'avez cru digne de votre confiance, je l'ai obtenue tout entière; c'est tout ce qu'il me faut.

Mme D'ALBY. Le jour est venu... Personne dans le château n'a pu nous voir?

LOUISE. Personne, madame. Morelli et moi, nous allons veiller à ce qu'aucun de vos gens ne pénètre jusqu'ici.

Elle sort par la porte du fond. Morelli emporte les flambeaux qui sont sur la table, et sort par la porte à droite.

SCENE V.

GUSTAVE, Mme D'ALBY.

Mme D'ALBY. Pauvre Gustave, combien tu as dû souffrir!

GUSTAVE. J'aurais succombé à l'excès de mes maux, si l'espérance de vous revoir

Digitized by Google

un jour n'avait ranimé mes forces, soutenu mon courage. Loin de vous, ma pensée ne vous quittait pas. Je jugeais de votre inquiétude, de votre douleur, par les tourmens affreux qui déchiraient mon ame.

Mme D'ALBY. Pour arriver jusqu'à moi, que d'obstacles il t'a fallu vaincre, que de privations tu as endurées! Ah! mon cœur se brise en songeant aux dangers qui t'environnaient. Mais quelle circonstance assez impérieuse a pu te ramener en France?

GUSTAVE. J'ai combattu contre la république.

Mme D'ALBY. Dieu! Et je te presse encore dans mes bras!

GUSTAVE. Un décret de la convention nationale condamnait à être fusillés dans les vingt-quatre heures tous les royalistes qui seraient pris les armes à la main: j'étais du nombre des vaincus et j'allais subir les rigueurs de la loi, lorsqu'un officier de l'armée républicaine eut pitié de ma jeunesse, de mon désespoir... Car, en pensant à vous, ma mère, je pleurais... Au péril de sa vie, il sauva la mienne. Il me rendit la liberté et me facilita les moyens de fuir.

Mme D'ALBY. Oh! le plus généreux des hommes! Il a compris quelles devaient être les angoisses d'une mère dont le fils est conduit au supplice. Mon Dieu, fais qu'un jour je puisse le retrouver.

GUSTAVE. Je n'eus pas le temps de lui exprimer ma reconnaissance. Obligé de me dérober à tous les regards, je me réfugiais pendant le jour dans quelque endroit isolé et ne marchais que la nuit. J'avais la mort pour perspective si j'étais reconnu! Enfin, après deux mois d'un pénible voyage, j'atteignis la ferme de Bazanville; j'y reçus tous les secours dont j'avais un si pressant besoin. Je pus alors, sans crainte, vous instruire de mon sort; et le moment où je vous ai revue a plus qu'effacé plusieurs mois de souffrance!.. Mais vous, ma mère, noble et riche, n'avez-vous pas tout à redouter de ceux qui nous gouvernent?

Mme D'ALBY. Voulant te conserver ta fortune, mon cher Gustave, j'ai fait à cette secrète pensée toutes les concessions voulues par le malheur des temps. Je suis parvenue à obtenir la bienveillance des autorités de la ville, et principalement celle de Sertorius, aujourd'hui accusateur public, antrefois Giraud, ancien régisseur de mes biens.

GUSTAVE. Le beau-père de Louise?

Mme D'ALBY. Lui-même. Deux motifs m'ont déterminée à l'admettre dans ma société: l'amitié que je porte à sa fille et les ménagemens que la prudence me conseille de garder avec lui. J'ai mis tous mes soins à conquérir l'affection du pauvre, en soulageant sa misère, et je me suis rendue nécessaire au riche, en veillant à ses plaisirs. Tu vois donc, mon ami, que j'aurais vécu dans une sécurité parfaite, si, à tout moment, je n'eusse tremblé pour tes jours.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE. *

LOUISE. Madame, mon père vient d'arriver au château: il demande à vous parler. Je l'ai empêché de pénétrer jusqu'ici. Il attend dans le grand salon.

Mme D'ALBY, *à part*. Que la présence de cet homme m'est pénible! (*Haut.*) Je vais me rendre près de lui... Gustave, je suis forcée de te quitter, mais je le puis sans danger pour toi... En cas de surprise, (*Lui montrant le panneau qui cache la porte secrète.*) tu sais que tu trouveras derrière cette boiserie un refuge assuré. Songe qu'en entrant dans cette chambre, elle renfermera mon trésor le plus précieux.

GUSTAVE, *regardant sortir la marquise.* Bonne mère!

La marquise sort par le fond.

SCENE VII.

LOUISE, GUSTAVE.

Moment de silence.

GUSTAVE, *avec amitié.* Louise...

LOUISE. Monsieur Gustave...

GUSTAVE. Combien j'ai de plaisir à reconnaître en toi cette petite fille qui promettait de devenir un jour si jolie et qui a tenu parole!

LOUISE. Vous me flattez, monsieur Gustave.

GUSTAVE. J'ai dit la vérité... Mais pourquoi ce *vous* sévère? ce *monsieur* respectueux? Autrefois, tu me tutoyais.

LOUISE. Vous étiez bien jeune alors... moi, j'étais encore un enfant, et d'ailleurs nous ne nous étions jamais quittés.

GUSTAVE. L'absence t'aurait-elle fait perdre le souvenir de la tendre amitié qui nous unissait?

LOUISE, *vivement.* Oh! non, monsieur Gustave; mais, vous l'avouerai-je? près de vous maintenant je me sens plus timide et je commence à entrevoir la distance que le sort a mise entre une jeune fille obscure et l'héritier d'une noble famille.

GUSTAVE. Louise, aujourd'hui cette dis-

* Louise, Gustave, madame d'Alby.

Digitized by Google

tance n'est plus rien. D'ailleurs elle n'existera jamais entre nous... pour toi, je veux être toujours un frère. Ne te souvient-il plus de ce temps heureux où tu me donnais ce nom?

LOUISE. Les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais.

GUSTAVE. Eh bien! alors, oubliant notre longue séparation, oubliant et ma naissance et ma fortune, redeviens la jeune fille d'autrefois, avec sa gaîté et son aimable abandon... Parle-moi le langage d'une sœur, d'une amie; c'est celui qui convient entre nous, et que les circonstances, d'ailleurs, autorisent... (*Avec une sorte de dédain.*) Puisque maintenant tout le monde se tutoie.

LOUISE. Il est vrai; mais j'ai beaucoup de peine à m'y résoudre... et quand par hasard je dis *toi* à quelqu'un, je suis toujours prête à lui en demander excuse.

GUSTAVE. Avec moi, c'est différent... Allons, ma jolie petite sœur, pour nous rappeler entièrement le passé, un mot d'amitié, et ta main.

LOUISE, *émue, après un moment de silence et d'hésitation.* Tiens, Gustave, la voilà.

GUSTAVE, *lui saisissant la main et la baisant.* Ah! j'ai retrouvé ma sœur!

SCENE VIII.

Les Mêmes, MORELLI.

MORELLI, *en entrant et restant au fond du théâtre.* Le citoyen Sertorius!

LOUISE. Vite, Gustave, il n'y a pas un instant à perdre. (*Faisant jouer le panneau.*) De la prudence, surtout... Ne sors de cette chambre que lorsque tu entendras un seul coup frappé sur la boiserie.

GUSTAVE. Oui, ma chère Louise.

Il entre dans la chambre. Louise referme promptement le panneau et Sertorius paraît.

SCENE IX.

MORELLI, SERTORIUS, LOUISE.

Ce dernier en entrant examine sa fille et Morelli, et jette autour de lui des regards scrutateurs.

SERTORIUS, *après un moment de silence.* Eh! bien, vous voilà tous les deux interdits; redouteriez-vous ma présence?

MORELLI, *avec le plus grand sang-froid.* Moi, citoyen? pas du tout...

LOUISE, *balbutiant.* Mon père!..

SERTORIUS, *à Louise.* Mais qu'as-tu?.. ton trouble est visible. Tiens, Louise, te voilà telle que j'ai trouvé la citoyenne d'Alby, lorsque tout-à-l'heure je me suis présenté devant elle... Depuis deux jours elle ne reçoit personne... dès-lors, j'ai conçu des soupçons, que son air inquiet et embarrassé n'a fait que confirmer. Plus de doute, ceci cache quelque mystère qu'il importe de découvrir.

LOUISE, *à part.* Rien ne lui échappe.

SERTORIUS. J'ai vainement interrogé la citoyenne d'Alby; elle n'a fait à toutes mes questions que des réponses évasives, dont je n'ai pas été la dupe. Elle paraît craindre de se confier à moi, à moi qui lui porte un si vif intérêt, à moi le beau-père de sa fille adoptive... Mais, enfin, puisqu'elle ne m'a pas jugé digne de sa confiance, je prétends la servir malgré elle... Tu es sa confidente, son amie, et ce que je n'ai pu obtenir de sa fierté, je l'obtiendrai, j'espère, de ta soumission à mes ordres... Parle donc, je le veux.

LOUISE, *qui a repris un peu d'assurance.* Vous êtes dans l'erreur... je ne sais rien; mais je suppose que vos conjectures fussent vraies; dites-moi, mon père, chez ces austères Romains dont on est si fier aujourd'hui d'emprunter les grands noms, qu'aurait-on pensé d'un père qui eût forcé sa fille à lui révéler un secret qui ne lui appartient pas, et de la jeune citoyenne qui aurait trahi lâchement sa bienfaitrice?

SERTORIUS. Fort bien. (*Prenant Louise par la main et la conduisant à un des côtés du théâtre.*) Louise, écoute; quand on confie un secret à Sertorius, il n'en abuse point; mais lorsqu'on le lui cache et qu'il le pénètre, il en sait tirer parti... Laisse-moi.

LOUISE, *à part.* Il me fait frémir. Courons prévenir madame d'Alby.

Elle sort.

SCENE X.

MORELLI, SERTORIUS.

SERTORIUS, *à part.* Je devais m'attendre à une pareille réponse, suite de l'éducation que la marquise lui a donnée.

MORELLI, *à part, regardant Sertorius.* La fille n'a rien dit... Le citoyen Sertorius va m'interroger.

SERTORIUS, *toujours à lui-même.* Essayons de faire parler ce domestique. Je jouerais de malheur si j'allais encore trouver là de la dissimulation.

MORELLI, *à part.* Il parle de moi.

Il se dirige vers la porte.

SERTORIUS, *à Morelli.* Morelli, demeure.

MORELLI, *à part.* Nous y voilà.

SERTORIUS. J'ai à te parler.

MORELLI. A moi, citoyen?

SERTORIUS. A toi-même... Il s'agit de choses très-graves, et qui tendent à te compromettre de la manière la plus terrible.

Digitized by Google

MORELLI. Me compromettre? Vous voulez plaisanter.

SERTORIUS. Dans mes fonctions, je ne plaisante jamais. J'ai reçu une dénonciation contre la citoyenne d'Alby... On y parle de toi...

MORELLI. C'est beaucoup d'honneur que l'on me fait.

SERTORIUS. On te signale comme possédant toute la confiance de l'ex-marquise, comme un homme adroit, dangereux, initié dans tous les secrets de ta maîtresse, et l'aidant de tout ton pouvoir dans ses desseins contre la République.

MORELLI. Ah! je conspire contre la République!

SERTORIUS. Hier au soir, tu as quitté furtivement le château, et tu n'es rentré qu'au jour.

MORELLI. Et parce que j'aurai passé une nuit loin du château, je suis suspect?

SERTORIUS. J'ai su te distinguer entre les gens de madame d'Alby. Tu n'es pas un domestique ordinaire, tu ne manques pas d'esprit... ton langage et tes manières annoncent que tu as reçu une certaine éducation.

MORELLI. Vous êtes bien bon, citoyen. Moi, je ne me connais qu'un seul petit talent, celui de l'observation...Oui, j'aime à me rendre compte des motifs secrets qui font agir les personnes qui viennent habituellement ici; je remarque leurs paroles et leurs actions...je compare leur conduite passée avec celle présente, j'observe leurs sourdes manœuvres, et toujours je devine le but caché qu'elles se proposent d'atteindre.

SERTORIUS. Mais voilà de la véritable politique. Écoute, Morelli, j'ai de l'amitié pour toi, et je serais fâché qu'il t'arrivât malheur. Quelque chose d'important occupe la marquise... Tu connais son secret. En me le révélant, tu peux rendre un grand service à la République.

MORELLI, *souriant*. Et la République... c'est le citoyen Sertorius!

SERTORIUS. Tu crois qu'un intérêt personnel?

MORELLI. Je ne crois pas... j'en suis sûr.

SERTORIUS, *irrité*. Sais-tu que je puis te faire repentir de ce doute injurieux?

MORELLI, *avec calme*. Je sais que votre signature peut m'envoyer en prison, me traduire devant le tribunal révolutionnaire. Mais savez-vous ce que je dirai au tribunal révolutionnaire? Je dirai à mes juges : « Citoyens, vous croyez que c'est par civisme, républicanisme ou patriotisme que le citoyen Sertorius m'amène devant vous!.. Vous êtes dans l'erreur; il ne s'agit nullement ici des intérêts ou du salut de la république... Le citoyen Sertorius est amoureux... »

SERTORIUS, *étonné*. Moi, amoureux?

MORELLI, *continuant*. « Oui, citoyens juges... malgré ses importantes fonctions, l'accusateur public a trouvé le temps d'être amoureux d'une veuve, jeune encore... et de plus, il est épris d'une fortune de cinquante mille livres de rente. Enfin le citoyen Sertorius voulait épouser la ci-devant marquise d'Alby. C'est là le but secret de ses pensées, de toutes ses démarches, de toutes ses actions. Votre collègue, le frère et ami que vous a donné la république, plus habile, et surtout plus prévoyant que vous, sait très-bien que dans ce temps de troubles et de révolutions, il ne faut qu'un jour pour que le parti vainqueur prenne la place du parti vaincu; il veut donc, en cas d'une réaction qu'il prévoit, et qu'il désire peut-être, se ménager une planche de salut; et tandis que vous, patriotes purs e désintéressés, vous paieriez de vos têtet votre amour sans bornes pour la patrie; votre ancien collègue se tirerait doucement d'affaire en conservant une femme d'un grand nom et une fortune immense. » Voilà, citoyen Sertorius, ce que je dirais au tribunal révolutionnaire, si votre signature avait la fantaisie de m'y traduire. Eh bien! ai-je le talent de l'observation? vous ai-je bien deviné?

SERTORIUS. Accuse-t-on sans preuves? où sont les tiennes?

MORELLI. Je l'avoue, je n'en possède aucune; (*Sertorius fait un geste de satisfaction.*) mais vous ne pouvez me perdre sans perdre la marquise... et alors il vous faut renoncer à la femme que vous aimez, et aux cinquante mille livres de rente que vous aimez plus encore...

SERTORIUS, *étonné*. Quel homme es-tu donc?

MORELLI. Un homme qui de l'antichambre devine tout ce qui se passe dans le salon... Tenez, citoyen Sertorius, il vau mieux nous entendre. Agissons d'accord (*Regardant mystérieusement autour de lui.* et j'assure la réus-ite de toutes vos espérances.

SERTORIUS. Que ne parlais-tu d'abord ainsi, mon cher Morelli... Oui, me dit marquise à ma discrétion et je te donnerai une place. (*Signe négatif de Morelli.*)de l'argent... (*Même signe.*) Veux-tu la place métairie qui avoisine le château?

MORELLI. Je ne veux ni d'argent, ni de la petite métairie.

Digitized by Google

SERTORIUS. Que veux-tu donc?

MORELLI. Comme vous j'ai de l'ambition... comme vous depuis long-temps je suis amoureux en secret... comme vous je veux me marier; donnez-moi votre belle-fille et je vous donne la marquise.

SERTORIUS, *étonné*. Tu veux épouser ma fille?

MORELLI. Qui.

SERTORIUS, *avec mépris*. Toi, misérable!.. un valet!..

MORELLI. Mais il n'y a pas plus loin du domestique à la fille du régisseur, que du régisseur à la dame du château.

SERTORIUS. S'allier à un homme qui a porté la livrée!

MORELLI. La république a décrété l'égalité... mais ce qui bien plus qu'un décret de la Convention rend le citoyen Morelli l'égal du citoyen Giraud dit Sertorius, c'est que le même intérêt les réunit...

SERTORIUS. Ma fille ne peut t'aimer.

MORELLI. Madame d'Alby vous aime-t-elle?..

SERTORIUS. Moi, sacrifier Louise!

MORELLI. Je vous sacrifie bien la marquise...

SERTORIUS. Demande-moi ce que tu voudras... Je souscris à tout, mais renonce à un projet aussi ridicule.

MORELLI. Je veux votre fille, ou rien.

SERTORIUS. L'entretien que nous venons d'avoir ensemble m'éclaire suffisamment.. Je sais ce qu'il me reste à faire. (*A part.*) La municipalité est à deux pas, et dans quelques instans... (*Haut.*) Tu apprendras bientôt que j'aurai su me passer de ton secours. Malheur au domestique s'il ose révéler ce qu'il vient d'apprendre... et rappelle-toi que jamais ma fille ne sera la citoyenne Morelli.

Il se dispose à sortir.

MORELLI, *l'arrêtant*. Souvenez-vous que sans moi jamais la marquise d'Alby ne deviendra la citoyenne Sertorius.

Sertorius sort.

SCENE XI.

MORELLI, *seul*.

Qu'a-t-il voulu dire? et que prétend-il faire?.. par quelque mesure violente intimider madame d'Alby?.. lui arracher par des menaces?.. Le citoyen Sertorius veut l'égalité, mais pour lui seulement... Il trouve très bien la loi qui comble la distance qui le sépare de la marquise, mais il veut toujours voir la distance qui s'élève entre sa fille... et le domestique.

SCENE XII.

MORELLI, Mme D'ALBY.

Mme D'ALBY, *vivement*. Je te cherchais, Morelli. Je viens de voir sortir Sertorius... la colère est empreinte sur tous ses traits... Il était avec toi, m'a dit Louise?

MORELLI. Il est vrai, madame.

Mme D'ALBY. Que s'est-il donc passé entre vous?

MORELLI, *embarrassé*. Madame la marquise...

Mme D'ALBY. Je comprends... ayant échoué près de sa fille, Sertorius aura essayé de te séduire, d'ébranler ta fidélité?

MORELLI. Je puis vous assurer...

Mme D'ALBY. De l'or ou la prison, voilà les armes dont il aura sans doute fait usage; mais je connais ton âme, et j'ai deviné ta réponse. Ah! dans ces temps désastreux où la délation semble être à l'ordre du jour, qu'on est heureux d'avoir des serviteurs tels que toi!. Toi, tu ne me trahiras pas, n'est-ce pas, Morelli?

Ici on entend des voix dans la coulisse. Louise entre précipitamment.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Ah! madame, des soldats viennent d'arriver au château; ils se sont emparés de toutes les portes, et ils ont reçu l'ordre de ne laisser sortir personne.

Mme DALBY. Grand Dieu!

LOUISE. L'officier municipal qui est à leur tête ayant appris que vous étiez dans cet appartement, m'a ordonné de le conduire près de vous... Il me suit.

Mme D'ALBY, *avec effroi*. Serions-nous découverts?

MORELLI. Non, non, madame... (*A part.*) Le régisseur agit avec passion et colère; pauvre moyen pour réussir!

LOUISE, *qui a remonté la scène*. Les voici!

SCENE XIV.

LOUISE, DUFOUR, Mme D'ALBY, MORELLI, UN OFFICIER.

DUFOUR, *tenant un papier à la main*. Citoyenne d'Alby, voici l'ordre qui m'enjoint de me présenter ici. Veuillez-bien le lire.

Il le lui remet.

Mme D'ALBY, *après avoir lu*. Une visite domiciliaire! Citoyen, dans quel but et pour quel motif a-t-on provoqué une démarche aussi rigoureuse?

DUFOUR. Mon devoir me commande de faire les recherches les plus exactes chez

Digitized by Google

vous... J'ignore le reste. L'officier de service près de moi va visiter vos jardins et fouiller votre parc... Veuillez désigner quelqu'un pour l'accompagner.

Mme D'ALBY. Mon cher Morelli, vous allez me rendre ce service.

MORELLI. Moi, madame? (*Bas.*) J'aurais désiré rester près de vous, pour raffermir votre courage.

Mme D'ALBY, *de même.* Je ne manquerai ni de sang-froid, ni de prudence. (*Haut*) Prenez les clés des serres et de l'orangerie.

MORELLI. Oui, madame.

MAD. D'ALBY. Ah! n'oubliez pas celle de la Glacière.

MORELLI, *en s'en allant.* Il suffit, madame. (*A part.*) Une visite domiciliaire... sans aucun indice... le régisseur reviendra au domestique.

Il sort par le fond. L'officier le suit.

SCENE XV.

LOUISE, DUFOUR, Mme D'ALBY.

DUFOUR. Vous prévenez la demande que j'allais vous faire des clés de vos appartemens.

Mme D'ALBY, *à Louise.* Louise, dites au concierge de vous donner toutes les clés du château... vous me les apporterez.

Louise sort.

SCENE XVI.

Mme D'ALBY, DUFOUR.

Mme D'ALBY, *présentant une clé à Dufour.* Voici la clé de mon secrétaire; celles des autres meubles sont aux serrures.

DUFOUR. C'est bien... Mais nous sommes seuls... et personne ne peut nous entendre?

Mme D'ALBY, *étonnée.* Non, citoyen..... Mais pourquoi cette question?

DUFOUR. Ecoutez-moi, madame, vous ne me connaissez pas?

Mme D'ALBY, *toujours étonnée.* Non, monsieur... cependant j'ai entendu parler de vous de la manière la plus avantageuse... toute la ville se réjouit d'avoir pour magistrat un honnête homme... il y en a si peu maintenant en place!

DUFOUR. Et la ville a raison; si, dans les temps de révolutions, les honnêtes gens, soit par peur, soit par délicatesse, ne fuyaient pas les places, on n'aurait pas pour fonctionnaires public, tant d'intrigans et de fripons. Moi, madame, je suis un franc patriote; j'adore la République et la liberté... et nous devons différer sur ce point d'opinions.

Mme D'ALBY. Comme tous les Français, j'ai salué avec ivresse l'aurore de la révolution; mais...

DUFOUR. Mais vous ne voudriez pas des visites comme la mienne, des comités, des tribunaux révolutionnaires, et surtout d'un accusateur public comme le citoyen Sertorius? Moi, je n'en veux pas plus que vous... Quand la France fut menacée par l'étranger, je volai aux frontières.... une blessure me força de quitter la carrière militaire, et c'est une balle française qui me l'a faite...Ces blessures sont peu honorables... Privé de combattre pour la république, je voulus du moins être utile à mes concitoyens; et j'ai accepté la place d'officier municipal de cette ville. En la prenant, j'ai empêché un fripon de l'avoir, et je me suis dit que si je ne pouvais faire grand bien, je pourrais peut-être empêcher beaucoup de mal. Voilà, madame, ma profession de foi. Maintenant, revenons à vous.

Mme D'ALBY. Monsieur, je ne devine pas...

DUFOUR. Je sais fort bien que je ne trouverai dans les caves de vôtre château, dans la glacière de votre parc, ni dépôt d'armes, ni amas de munitions, et que votre secrétaire ne recèle aucune correspondance avec Pitt et Cobourg.

Mme D'ALBY. Je désirerais voir en France un temps plus heureux; mais jamais je ne servirai en rien ses ennemis.

DUFOUR. Je vous crois... je vous ai dit qui j'étais... parlez-moi donc franchement: n'avez-vous rien de caché ici?

Mme D'ALBY, *balbutiant.* Que voulez-vous dire, monsieur?.. moi, j'aurais caché!...

DUFOUR. Vous avez un fils?

Mme D'ALBY, *à part.* Oh! ciel! (*Haut et interdite.*) Un fils? oui, monsieur.

DUFOUR. Une mère brave tout pour un fils chéri.

Mme D'ALBY, *à part.* Que je souffre!

DUFOUR. Un décret de la convention enjoint à tout citoyen de faire un don volontaire à la patrie de vieux parchemins auxquels on tient quelquefois beaucoup, de son or, de son argenterie... Peut-être le désir de conserver à votre fils une partie de son héritage vous a-t-il portée à dérober à tous les yeux des objets précieux.. Une femme se prive facilement de ses bijoux, de ses diamans...

Mme D'ALBY, *à part.* Ah! je respire. (*Haut et se remettant.*) J'ai satisfait sans murmurer au décret de la Convention. J'ai déposé à mon district l'or que je possédais et des parures qui depuis long-temps m'étaient inutiles.

Digitized by Google

DUFOUR. Et qu'un Sertorius aura peut-être mis dans sa poche... Excusez toutes ces qustions; mais c'est que, devant les agens que la loi me commande d'amener avec moi, j'aurais été fâché de découvrir des objets de prix qu'il ne serait plus en mon pouvoir de vous laisser.

Mme D'ALBY. Je vous remercie, monsieur, d'une telle attention; je vous le répète, je ne possède plus rien et toutes vos recherches seront vaines.

DUFOUR. Tant mieux! car, s'il faut vous le dire, je connais particulièrement toutes les localités de ce château... Je n'y viens pas aujourd'hui pour la première fois.... Vous étiez bien jeune alors... ce fut à l'époque où votre père fit faire de nombreuses réparations... J'étais alors entrepreneur: la boiserie de ce salon est mon ouvrage...

Mme D'ALBY. Que dites-vous, monsieur?

DUFOUR. Votre père, qui m'accordait sa confiance, n'a pas voulu qu'un autre que moi en fût chargé.

Mme D'ALBY. Grand Dieu! serait-il donc vrai que ce fût vous?

DUFOUR. Vous en doutez. Je veux vous en donner une preuve convaincante.

Il se dirige vers le panneau.

Mme D'ALBY, *hors d'elle-même, se précipitant vers lui.* Arrêtez, monsieur, arrêtez!

DUFOUR, *allant au panneau et se disposant à l'ouvrir.* Je vais vous prouver que ce panneau est bien mon ouvrage et que j'en connais le secret.

Mme D'ALBY, *le retenant.* N'ouvrez pas, monsieur, n'ouvrez pas, ou je meurs à vos pieds.

DUFOUR. Quel trouble!.. Qu'avez-vous donc, madame?

Mme D'ALBY, *au dernier degré de l'égarement.* Ayez pitié d'une malheureuse mère!

DUFOUR. Que dites-vous? (*Il court à la porte du salon, la ferme et revient.*) Vous pouvez parler.

Mme D'ALBY, *montrant la porte secrète.* Mon fils est là... mon fils émigré... mon fils proscrit, condamné à mort! Vous sauverez mon fils... n'est-ce pas?.. vous le sauverez...

DUFOUR. Tout ce que je pourrai faire sans trahir mon devoir... Mais vous ignorez sans doute la mesure rigoureuse que Sertorius a fait prendre dernièrement au comité révolutionnaire, relative aux émigrés, et dont l'exécution m'a été confiée?.. N'importe... quels sont vos projets?

Mme D'ALBY. Je voulais, dans quelques jours, à l'aide d'un déguisement, faire franchir la frontière à Gustave...

DUFOUR. Eh bien! qu'il parte; j'assurerai sa fuite... Je lui donnerai une feuille de route comme réquisitionnaire; mais nous n'avons pas de temps à perdre... Il faut que je voie votre fils pour remplir son signalement: je ne puis revenir ici sans éveiller les soupçons...

Mme D'ALBY. Vous aller le voir, monsieur.

Elle va au panneau, presse le ressort. Le panneau s'ouvre.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

Mme D'ALBY, *appelant Gustave.* Gustave, viens remercier le plus généreux des hommes.

GUSTAVE, *paraissant et jetant les yeux sur Dufour.* Ma mère, que vois-je? Grand Dieu! c'est le brave officier qui sauva mes jours!

DUFOUR.* Quoi! c'est vous que je retrouve ici?

Mme D'ALBY, *saisissant la main de Dufour qu'elle baigne de ses larmes.* Vous avez fait pour lui plus qu'une mère, il vous devra deux fois la vie.

DUFOUR. Vous me remercierez quand il sera hors de danger.

Mme D'ALBY, *à Gustave.* Mon fils, il veut encore te donner les moyens de fuir.

GUSTAVE. Si, pour m'arracher à la mort, vous alliez vous compromettre! Dans ce temps de terreur l'humanité est un crime...

DUFOUR. Je n'ai accepté un emploi que pour empêcher le mal... je remplirai ma tâche jusqu'au bout... Mais d'un instant à l'autre on peut venir nous interrompre. Je vais prendre les notes dont j'ai besoin pour le signalement.

Il tire de sa poche des tablettes, puis écrit en regardant Gustave.

Mme D'ALBY. Gustave... vois ce qu'il fait pour toi!

DUFOUR, *serrant ses tablettes.* J'ai tout ce qu'il faut... En vous renvoyant ce soir sous enveloppe le procès-verbal de la visite domiciliaire, j'y joindrai la feuille de route.

GUSTAVE. Comment jamais m'acquitter envers vous?

DUFOUR. En ne portant plus les armes contre la France. Nous voulons être libres, égaux. Si vous ne partagez pas l'avis de la majorité, éloignez-vous et ne la combattez pas.

GUSTAVE. Pouvez-vous croire que maintenant j'irais combattre la république, quand c'est un soldat républicain qui me conserve deux fois à ma mère?

*Dufour, Gustave, madame d'Alby.

Digitized by Google

DUFOUR, *lui prenant la main.* Bien, bien.

LOUISE, *en dehors, parlant très haut.* Mon père, si c'est au citoyen Dufour que vous voulez parler, il est là qui attend les clés.

Mme D'ALBY. Encore Sertorius!.. Vite, mon fils, dérobe-toi à ses regards...

Gustave rentre, le panneau se referme. Dufour reste auprès de la table. Mme d'Alby se dirige vers la porte.

SCENE XVII.

Mme D'ALBY, DUFOUR, LOUISE, SERTORIUS.*

Mme D'ALBY. Vous avez bien tardé, ma chère Louise; le citoyen Dufour attend depuis long-temps.

LOUISE. Le concierge n'était pas chez lui.

Mme D'ALBY, *prenant les clés et les remettant à Dufour.* Tenez, citoyen.

SERTORIUS, *à Dufour.* Vous n'avez donc pas encore terminé votre opération?

DUFOUR. Il me reste à visiter ces appartemens (*A madame d'Alby.*) Vous allez m'accompagner...

Mme D'ALBY. Je suis à vos ordres...

Elle sort avec Dufour par la porte du parc.

LOUISE, *à Sertorius.* Mon père, vous ne les accompagnez pas?

SERTORIUS. Non, je reste ici...

LOUISE, *à part.* Quelle rage mon père a-t-il aujourd'hui de venir au château? Et pourquoi veut-il toujours s'arrêter dans cette pièce?.. Retirons-nous... car mes regards pourraient me trahir.

Elle suit Dufour et madame d'Alby.

SCENE XIX.

SERTORIUS, *seul.*

Grace au ciel, la visite domiciliaire touche à sa fin... on ne découvrira rien... Dufour est un de ces patriotes de bonne foi, mais sans aucune espèce d'énergie. Il ne se livrera pas à des recherches très-sévères...mais la marquise aura appris par cette mesure de quoi je suis capable... Cela peut me servir plus tard... Je n'en reviens pas, comme ce misérable valet a su lire dans ma pensée? Adroit, dissimulé comme moi, il veut parvenir comme moi, il veut épouser la femme qui lui plaît, et s'élever hors du rang de ce peuple dont nous flattons les intérêts, parce que le peuple, qui se dérange quand il est mal, fait seul les révolutions, et que les révolutions nous procurent des places, des honneurs et des richesses...

Dufour, madame d'Alby, Sertorius, Louise.

SCENE XX.

SERTORIUS, MORELLI.

MORELLI, *entrant.* Citoyen Sertorius, j'étais sûr de te trouver ici...

SERTORIUS. Quel est le résultat des recherches?

MORELLI. On n'a rien trouvé de suspect dans le ci-devant château de la ci-devant marquise d'Alby.

SERTORIUS. Tu ne pouvais m'annoncer une nouvelle plus agréable.

MORELLI. Le citoyen pense-t-il ce qu'il dit?

SERTORIUS. Oui, mon cher Morelli... Depuis que je t'ai quitté, j'ai fait des réflexions... je renonce entièrement à mes projets...

MORELLI. C'est comme moi...

SERTORIUS. Je laisse la marquise libre...

MORELLI. Vous pouvez marier votre fille à qui vous voudrez...

SERTORIUS. C'était folie de ma part.

MORELLI. C'était à moi une folie bien plus grande que de me contenter de la fille du régisseur, tandis que je puis avoir la dame du château.

SERTORIUS, *étonné.* Hein! que dis-tu?

MORELLI. La chose la plus simple... Le secret que je vous aurais confié vous rendait maître de la destinée de madame d'Alby. Mais pourquoi donc, moi, qui connais seul ce secret, en laisserai-je à un autre l'avantage! Épouser la marquise est une fort bonne idée!.. Je m'en empare, et l'exploite à mon profit.

SERTORIUS. Et tu t'imagines qu'elle consentirait...

MORELLI. Et qui parle de consentement? Citoyenne Giraud, citoyenne Morelli, qu'importe pour elle? Elle se donnera à celui des deux qui lui dira. « Tu vas m'épouser, ou...»

SERTORIUS. Ou...

MORELLI. Voilà ce que je sais, et ce que tu ignores.

SERTORIUS. Mais tu es donc bien sûr de ton fait?

MORELLI. Vous en jugerez plus tard...

SERTORIUS. Morelli, je vois ta ruse... Tu as voulu m'amener à te proposer moi-même Louise. Eh bien! si je te disais: «Elle est à toi.»

MORELLI, *tirant un papier de sa poche.* Allons donc! j'étais tellement persuadé que vous en viendriez là, que d'avance j'avais rédigé ce petit acte.

SERTORIUS. Donne. (*Après avoir lu.*) Mais quoi! tu exiges plus que tu ne m'avais d'abord demandé!.. Tu veux que ma fille

Digitized by Google

t'apporte en mariage ma nouvelle acquisition, le domaine de Beauregard?

MORELLI. Quand, par sa faute, on a manqué un marché, il en coûte toujours plus cher pour le renouer.

SERTORIUS. Ce domaine est d'un rapport considérable...

MORELLI. Que vous a-t-il coûté? une poignée d'assignats et une dénonciation.

SERTORIUS, *prenant le papier*. Je t'accorde tout, et je signe. (*Il va à la table, et signe; puis revenant à Morelli, qui veut prendre le papier.*) Mais donnant, donnant.

MORELLI. C'est juste... (*Bas, et en confidence.*) La marquise a un fils émigré...

SERTORIUS. Je le sais.

MORELLI. Il a combattu contre la république...

SERTORIUS. Je le sais.

MORELLI. Condamné à mort, il a pu s'échapper... Il est caché ici...

SERTORIUS. Ici?

MORELLI. Tout près de nous. (*Montrant le panneau.*) Cette boiserie masque une porte secrète.

SERTORIUS, *avec joie*. A merveille...

MORELLI, *lui arrachant le papier, et voyant qu'il est surpris de son action*. Et bien! vous ai-je livré la marquise?

SERTORIUS, *lui prenant la main*. Te voilà mon gendre!

SCENE XXI.

LES MÊMES, DUFOUR, Mme D'ALBY.*

DUFOUR, *à Sertorius*. Citoyen, voici le procès-verbal, qui constate que mes reches n'ont amené aucune découverte.

SERTORIUS, *à madame d'Alby*. Citoyenne, il m'a été pénible de commander une pareille mesure, mais l'ordre du représentant du peuple était si précis!

Mme D'ALBY. Vous avez rempli votre devoir.

DUFOUR, *avec intention*. Ce soir, je vous enverrai une copie ce ce procès-verbal, qu'aux termes de la loi je ne puis vous refuser.

Mme D'ALBY, *de même*. Je compte sur vous.

SERTORIUS, *bas à Morelli*. Rends-toi à la municipalité. Après ce qui vient de se passer, il serait peut-être dangereux de charger Dufour de préparer les deux actes de mariage: c'est au citoyen Roland, son adjoint, que tu t'adresseras. Que dans une heure nous n'ayons plus qu'à signer.

MORELLI, *bas*. Rapportez-vous-en à moi.

Il sort.

* Madame d'Alby, Dufour, Sertorius, Morelli.

DUFOUR, *à part, et qui a entendu quelques mots*. Il envoie Morelli à la municipalité! moi aussi, j'irai à la municipalité!... (*Haut.*) Adieu madame, je me retire, je n'oublierai pas ce que je vous ai promis.

Il salue et sort.

SCENE XXII.

Mme D'ALBY, SERTORIUS.

Madame d'Alby se dispose à sortir; Sertorius l'arrête, et la conduit sur le devant du théâtre.

SERTORIUS. Avant de vous quitter, citoyenne, il me reste encore à vous adresser mes sincères remercîmens pour les soins que vous avez bien voulu prodiguer à ma Louise.

Mme D'ALBY. Je n'avais pas de fille; Louise m'en a tenu lieu... Mais pourquoi ces remercîmens? Voudriez-vous me retirer mon enfant chéri?

SERTORIUS. Louise à dix-sept ans, je la marie.

Mme D'ALBY, *étonnée*. Vous la mariez!... Mais Louise ignore encore ce mariage.... Elle m'en aurait instruite.

SERTORIUS. Elle l'apprendra quand il en sera temps.

Mme D'ALBY. Croyez-vous qu'elle y consente?

SERTORIUS. Élevée par vous, je ne doute pas de son obéissance aux volontés de celui qui lui tient lieu de père.

Mme D'ALBY. Pardonnez à mes questions.. j'ai toujours regardé Louise comme ma fill.., Une mère s'intéresse vivement au bonheur de son enfant, et je vous avoue que ce mariage précipité...

SERTORIUS. Quand vous en saurez le motif, vous verrez que je ne pouvais agir différemment

Mme D'ALBY. Mais enfin, l'époux que vous lui destinez...

SERTORIUS, *appuyant*. Vous est connu particulièrement...

Mme D'ALBY. J'ai beau chercher, je ne vois personne...

SERTORIUS. Mais, citoyenne, c'est assez nous être occupés de ma fille... parlons de vous maintenant.

Mme D'ALBY. De moi?..

SERTORIUS. Avez-vous bien réfléchi à la position dans laquelle vous vous trouvez?.. Veuve d'un ex-noble, mère d'un émigré, possédant une fortune immense, vous êtes en butte à toutes les attaques, à une foule de dénonciations... La visite domiciliaire que j'ai été obligé d'ordonner aujourd'hui est une preuve de ce que j'avance.

Mme D'ALBY. Je ne crains pas qu'on surveille mes démarches.

Digitized by Google

SERTORIUS. C'est très bien... mais ce qu'on n'a pas trouvé un jour, on peut le trouver un autre. Croyez-moi, vous n'avez pas un moment à perdre; ainsi, pour mettre votre fortune, votre liberté, vos jours même à l'abri de tant de dangers, il vous faut un protecteur...

Mme D'ALBY. Un protecteur?

SERTORIUS. Je connais un homme qui met toute son ambition à obtenir ce titre précieux.

Mme D'ALBY. Il peut compter sur ma reconnaissance.

SERTORIUS. Depuis long-temps il vous a voué l'estime la plus vraie; peut-être même qu'un sentiment plus tendre... que l'espérance de parvenir un jour à vous plaire, lui a déjà fait méconnaître son devoir, et lui ferait braver pour vous tous les dangers.

Mme D'ALBY. Je lui sais gré de tant d'intérêt... mais...

SERTORIUS. Mais, vous comprendrez facilement que, pour déjouer les intrigues qui se forment contre vous, rendre nulles les dénonciations, et fermer la bouche aux ennemis de tout ce qui est noble et riche, il faut qu'il ait un titre qui lui permette de vous protéger ouvertement... Je n'en vois pas d'autre que celui de votre époux.

Mme D'ALBY. Lui, mon époux!

SERTORIUS. Au premier abord cette proposition doit vous surprendre, je le conçois facilement... Cependant, en y réfléchissant.

Mme D'ALBY. Je me suis promis de ne jamais me remarier...

SERTORIUS. Il est des circonstances qui maîtrisent les volontés; et ces circonstances sont arrivées... Un hymen qui autrefois aurait blessé toutes les convenances, n'est plus aujourd'hui que la chose la plus ordinaire. Veuillez considérer, d'ailleurs, qu'il occupe le premier emploi de la ville.. que les protections qu'il a dans le Comité de salut public lui permettent d'aspirer à toutes les places, et qu'à la prochaine législature il peut être nommé représentant du peuple.

Mme D'ALBY. Ma seule ambition est de vivre obscure et ignorée.

SERTORIUS, *avec intention*. Mais, citoyenne, vous avez un fils... qui, je crois, est loin de vous.

Mme D'ALBY. Mon fils... oui, citoyen, il est en pays étranger.

SERTORIUS. Eh bien, arrivé au faîte du pouvoir, qui empêchera votre époux de se servir de son crédit, de celui de ses amis, pour faire rayer le nom du citoyen d'Alby de la fatale liste? Alors quel bonheur pour vous de presser dans vos bras un fils chéri que vous ne deviez jamais revoir!

Mme D'ALBY. L'espoir que vous me faites entrevoir ne peut se réaliser. Cessons un entretien pénible pour tous deux...

SERTORIUS. Ainsi, vous le refusez?

Mme D'ALBY. Je le dois à mon fils, à la mémoire du marquis d'Alby...

SERTORIUS, *après une pause*. Cependant, il faut que vous soyez ma femme.

Mme D'ALBY, *avec dignité*. Votre femme!

SERTORIUS. Aujourd'hui.

Mme D'ALBY. Aujourd'hui?

SERTORIUS. Aujourd'hui même!.. Ecoutez: dans ce moment on dresse à la municipalité deux actes de mariage.... le premier, entre le citoyen Sertorius et la citoyenne d'Alby; le second est celui de Louise Sertorius avec le citoyen... Savez-vous quel est l'époux que je donne à ma fille?

Mme D'ALBY, *étonnée*. L'époux que vous donnez à votre fille?

SERTORIUS, *la fixant*. C'est le citoyen Morelli.

Mme D'ALBY, *au dernier degré de l'étonnement*. Morelli!

SERTORIUS, *la prenant par la main*. L'homme qui a toute votre confiance. (*Lui montrant le panneau.*) Le dépositaire de votre secret.

Mme D'ALBY. Ah! je suis trahie! Mon fils est perdu!

SERTORIUS. Sa destinée est entre vos mains...

Mme D'ALBY. Morelli!.. Grand Dieu! (*Tombant aux genoux de Sertorius.*) J'embrasse vos genoux... par pitié, ne livrez pas mon Gustave, mon unique enfant...

SERTORIUS. Mais, d'un mot vous pouvez le sauver.

Mme D'ALBY. C'est ma fortune que vous voulez? eh bien! je vous la donne... je vous la donne tout entière.

SERTORIUS. Je vous l'ai dit, depuis long-temps je vous aime... c'est votre main que je désire... elle m'appartiendra. L'amour m'a fait oublier mon devoir; vos mépris peuvent me rendre à la raison.

Mme D'ALBY. Non, non, vous n'aurez pas cette barbarie; vous n'enverrez pas à la mort un malheureux plus à plaindre que coupable; le fils de celui qui vous combla de bienfaits, le fils de la femme que vous dites aimer.

SERTORIUS. Mais c'est vous, vous, sa mère, qui serez cause de sa perte.

Mme D'ALBY. O mon fils! moi te livrer!

SERTORIUS. J'attends votre réponse.

Digitized by Google

Mme D'ALBY. O mon Dieu! à quoi suis-je réduite!

SERTORIUS. Pour moi, ma résolution est inébranlable, je deviendrai votre époux, ou votre fils...

Mme D'ALBY. Plus bas, plus bas!... Le malheureux peut nous entendre... Accepterait-il jamais un pareil sacrifice?

SERTORIUS. Vous consentez donc?

Mme D'ALBY, *résignée.* Oui. (*A part.*) Il m'en coûtera la vie!

SERTORIUS. Je cours tout préparer; c'est ici que nous signerons les deux actes. Par considération pour vous, par déférence pour moi, l'officier municipal apportera le registre de l'état civil. Approuvez-vous ces arrangemens?

Mme D'ALBY. Tout ce que vous voudrez.

La marquise se jette dans un fauteuil.

SERTORIUS. Je vous laisse et reviens tout-à-l'heure. (*Il fait quelques pas pour sortir, puis revient vers madame d'Alby qui est assise et accablée.*) Pendant mon absence, gardez-vous de changer la détermination que vous venez de prendre... Ne cherchez pas à faire évader votre fils... Le château est toujours surveillé, et l'émigré se livrerait sans espoir d'être sauvé. Adieu... je reviens à l'instant.

Il sort.

SCENE XXIII.

Mme D'ALBY, *seule.*

J'avais besoin d'être seule... j'ai de la peine à rassembler mes idées... à me remettre de tant d'émotions. Est-ce un rêve?. Non, je l'ai bien entendu... Le misérable! il a osé me demander ma main... et moi, j'ai consenti! Hélas! ne le fallait-il pas?.. Mais je ne souffrirai pas long-temps... Que Gustave s'éloigne au plus vite... qu'il s'éloigne!.. surtout sans connaître à quel prix je le sauve...

SCENE XXIV.

LOUISE, Mme D'ALBY.

LOUISE. Pardon, madame la marquise... C'est mon père qui m'envoie près de vous...

Mme D'ALBY, *à part, avec un soupir.* Son père!

LOUISE. Je l'ai rencontré comme il vous quittait... « Louise, ma-t-il dit, je sais » que le jeune Gustave est ici; mais tout » s'arrangera pour le mieux. Ton sort est » fixé: je te marie... Va trouver madame » d'Aby; aujourd'hui même elle sera ta » mère...» A ces mots, il m'a laissée, et bien intriguée, comme vous pouvez croire. Je viens vous supplier, ma chère bienfaitrice, de me donner l'explication de ce mystère.

Mme D'ALBY, *à part.* Je n'ose lui apprendre la vérité. (*Haut.*) Louise, ne m'interroge pas... (*Louise lui baise la main.*) Pauvre enfant!..

Elle sort.

SCENE XXV.

LOUISE, *seule.*

Sa fille!.. et comment? (*Frappée d'une idée subite.*) Comment? mais en épousant son fils... La femme de Gustave d'Alby! Pour moi tant d'honneur, tant de félicité! Mon Dieu! j'en deviendrai folle... car je l'aime... oh! je l'aime!.. Et lui, il m'aime aussi... oui, oui, ce matin, à cette place, en me rappelant le passé, il cachait son amour sous l'apparence de l'amitié. Par quel miracle tout cela s'est-il arrangé? Mon père aura été informé de l'arrivée de Gustave... Il a voulu le sauver... Gustave aura dit qu'il m'aimait... Alors, en le mariant à la fille d'un patriote, il échappe à la terrible loi... Voilà comme tout cela est arrivé, et voilà comme je serai la plus heureuse des femmes!

SCENE XXVI.

LA MÊME, SERTORIUS, MORELLI.*

LOUISE. Mon père, je sais tout maintenant.

SERTORIUS. C'est bien. (*A Morelli.*) Le citoyen Roland n'est pas encore arrivé?

MORELLI. D'après sa promesse, il ne peut tarder...

LOUISE, *qui est allée regarder à la porte du salon.* Mon père, voici monsieur l'officier municipal... Il tient sous son bras un grand registre... (*Frappée d'une idée subite.*) Ah! les registres des mariages!

SERTORIUS. Louise, va prévenir la citoyenne d'Alby que nous sommes tous réunis, que nous n'attendons plus qu'elle.

LOUISE, *souriant.* J'y vais... Ah! mon père, vous oubliez encore quelqu'un. (*Elle va pour sortir, et s'arrête à la porte.*) Entrez, citoyen Dufour.

SERTORIUS et MORELLI. Dufour!

SERTORIUS. Quel fâcheux contre-temps!

MORELLI. Que vient-il faire ici?

Louise salue Dufour et sort.

SCENE XXVII.

MORELLI, DUFOUR, SERTORIUS.

DUFOUR, *à Sertorius.* J'ai des reproches à vous adresser, citoyen Sertorius... Vous

* Morelli, Sertorius, Louise.

Digitized by Google

vous mariez, vous mariez votre fille, et vous voulez donner à un autre le plaisir d'assurer votre bonheur? J'ai réclamé mes droits, et je vous apporte les deux actes qne vous avez demandés.

SERTORIUS. Exusez, citoyen Dufour, je ne voulais pas abuser de votre complaisance.

DUFOUR. Vous badinez... Non seulement c'est un plaisir pour moi, mais c'est même un devoir. N'êtes-vous pas mon collègue? J'aurais été au désespoir qu'un autre eût procédé à la célébration de ce mariage.

Il va à la table, sur laquelle il dépose le registre.

SERTORIUS. Je vous sais gré de votre démarche. (*Bas à Morelli, en passant auprès de lui.*) Au fait, que peut-il savoir?

MORELLI, *de même, à Sertorius.* Et que peut-il faire?

DUFOUR, *montrant le registre.* Ces deux actes, que j'ai trouvés tout préparés, m'ont, je vous avoue, vivement étonné.

SERTORIUS. Oui, je conçois...

DUFOUR, *venant sur le devant de la scène**. Ils ont été l'objet d'une détermination bien soudaine; ce matin, je crois, il n'en était encore nullement question.

SERTORIUS. Vous êtes dans l'erreur; depuis long-temps nous nous en occupions..

DUFOUR. Oui, vous deux, c'est possible; mais... votre fille et la marquise songeaient-t-elles aussi depuis long-temps à ces mariages?

SERTORIUS. La mesure rigoureuse qui a été prise aujourd'hui contre la citoyenne d'Alby l'a déterminée... Elle veut se soustraire à des dangers qui peuvent se renouveler tous les jours.

DUFOUR. Et votre fille, a-t-elle aussi quelque danger à redouter? Citoyen Morelli, dans la position où vous vous trouvez, pour devenir le gendre d'un homme tel que le citoyen Sertorius, le gendre du premier fonctionnaire de la ville, ou je me trompe fort, ou il faut que vous lui ayez rendu un service important.

SERTORIUS. En effet, je dois beaucoup au citoyen Morelli.

MORELLI. Ne parlons pas de cela...

DUFOUR. Et vous, mon cher collègue, pour que l'ex-marquise se détermine à vous donner sa main, ne faut-il pas qu'elle ait contracté envers vous une obligation bien puissante... ou qu'elle ait acheté un silence bien nécessaire?..

SERTORIUS, *bas à Morelli.* Il se doute de quelque chose...

MORELLI. Laissons-le dire, et allons droit aux signatures...

* Morelli, Sertorius, Dufour.

DUFOUR. Le mariage de votre fille, citoyen Sertorius, m'a rappelé qu'il y a un mois on est venu me trouver pour le même motif... Il s'agissait d'un oncle qui voulait sacrifier sa nièce... Ce n'est pas si révoltant qu'une fille, n'est-ce pas, citoyen Sertorius? La jeune personne était le prix de la plus infâme délation... J'ai déjoué cette intrigue criminelle... J'ai parlé le langage de l'honneur à l'oncle égaré par une basse cupidité, et le délateur intimidé a rendu sa parole.

MORELLI. C'est fort heureux pour la jeune personne; car bien d'autres auraient dit à l'officier municipal: « Vous êtes ici » pour nous marier, pour recevoir nos *oui* » et nos signatures; vous n'avez rien de » plus à demander...»

DUFOUR. Vous en connaissez capables de tenir ce langage?

MORELLI. Oui, citoyen Dufour... j'en connais, et très particulièrement.

DUFOUR. C'est ce que nous verrons...

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, Mme D'ALBY, LOUISE.*

Mad. d'Alby est pâle; Dufour va au-devant d'elle.

DUFOUR, *à la marquise.* Vous vous doutez du motif qui m'amène?

Mme D'ALBY. Oui, citoyen.

DUFOUR. Les temoins sont là... Vous avez consenti?

Mme D'ALBY. Il le fallait...

DUFOUR, *bas à madame d'Alby.* Ce mot dit tout... Prenez courage.

Mme D'ALBY. Ne craignez rien, je serai calme et résignée..

MORELLI, *bas à Sertorius.* Le moment d'agir est venu.

SERTORIUS. Nous voici rassemblés; citoyen Dufour, ayez la bonté de nous lire...

Dufour passe auprès de la table.

LOUISE, *vivement.* Attendez donc, mon père, il manque encore ici quelqu'un: la personne sans laquelle on ne peut rien conclure. (*Elle va au panneau et le tire en disant:*) Venez, venez, monsieur Gustave.

GUSTAVE, *sortant de sa cachette.* Que me veux-tu, ma chère Louise?

Mme D'ALBY. O ciel! Louise, qu'as-tu fait?

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, GUSTAVE.**

GUSTAVE, *jetant les yeux autour de lui.*

* Morelli, Sertorius, Mad. d'Alby, Dufour, Louise.

** Morelli, Sertorius, Dufour à la table, Mad. d'Alby, Gustave, Louise!

Digitized by Google

Pourquoi êtes-vous réunis?.. Mais je ne vois que des amis. (*Apercevant Sertorius.*) Ah! ciel, ton père!..

LOUISE. Oui, mon père, qui sera bientôt...

Elle s'arrête, n'osant achever sa phrase, en voyant l'expression de tristesse et de contrainte qui règne sur tous les visages.

Mme D'ALBY. Gustave, retire-toi, je t'en conjure... ta présence est inutile.

GUSTAVE. Et tout me dit qu'elle est nécessaire... les pleurs que vous cherchez en vain à me cacher, l'air de mystère qui règne parmi vous, (*Désignant Sertorius.*) la présence de cet homme... Louise, qui m'appelait avec joie, et que je vois interdite et tremblante... Oui, je dois rester, et je resterai...

MORELLI. Nécessairement le citoyen aurait fini par être instruit de ce qui va se passer; autant qu'il le sache tout de suite. N'y va-t-il pas de son intérêt?

Mme D'ALBY. Gustave, épargne ta mère, éloigne-toi, mon ami!

GUSTAVE. Il s'agit de mon intérêt, a-t-il dit... et vous voulez que je vous quitte?.. Je saurai tout, ma mère!

SERTORIUS. Puisque le citoyen l'exige... commencez...

DUFOUR, *lisant.* « Acte de mariage entre la citoyenne Louise Giraud-Sertorius...»

LOUISE, *regardant Gustave.* Gustave...

GUSTAVE, *lui prenant la main.* Louise...

DUFOUR, *continuant.* « Et le citoyen Benoît-Benjamin Morelli.»

LOUISE, *avec force..* Moi, sa femme?.. la femme de Morelli... (*A Dufour.*) Monsieur, vous avez mal lu... (*A son père.*) Mais dites-lui donc qu'il s'est trompé... Ne m'avez-vous pas dit que j'allais être la fille de madame la marquise d'Alby?

GUSTAVE, *comme frappé d'une idée subite.* Sa fille!

DUFOUR. Un instant. (*Continuant de lire.*) «Acte de mariage entre le citoyen Bernard-Giraud Sertorius et...

Il regarde Dufour et Mad. d'Alby.

GUSTAVE, *allant à Dufour.* Lisez, lisez, monsieur!

DUFOUR. « Et Marie-Madeleine de Lostange, veuve d'Alby.»

LOUISE. Vous épousez mon père?

GUSTAVE. Ma mère, vous ne dites rien?

Mme D'ALBY. Pardonne, mon fils, pardonne!

DUFOUR, *bas à Gustave.* Elle devait vous sauver...

LOUISE, *qui a entendu ces mots et qui examine la figure de son père.* Le sauver!.. ah! je comprends tout. (*A Dufour.*) Monsieur, citoyen, je dirai oui! Oui! j'en aurai le courage.

GUSTAVE, *l'arrêtant en lui prenant la main et saisissant aussi celle de la marquise.* Chère Louise, et vous, ma mère, vous vous sacrifiez pour moi! . mais ma vie vaut-elle deux avenirs de larmes, de honte et de désespoir? Louise, je t'aime, et mon plus grand désir aurait été de te nommer mon épouse... Vous, ma mère, les décrets de la proscription peuvent anéantir de vains titres; mais la noblesse de l'ame, celle des sentimens sont innées en vous... L'amour maternel vous a égarée... Rappelez-vous que vous êtes toujours la femme d'un officier aussi brave que noble... que mon père est mort au champ d'honneur et que votre fils, digne de vous et de lui, ne peut racheter ses jours en vous vouant toutes les deux à l'approbre et au malheur..... Adieu, ma mère, adieu Louise. (*Donnant une poignée de main à Dufour.*) Protégez-les...

DUFOUR. Qu'allez-vous faire?

GUSTAVE. Me livrer moi-même au tribunal.

Mme D'ALBY, *se précipitant vers son fils.* Mon fils... arrête!..

LOUISE, *de même.* Gustave... Gustave...

DUFOUR, *le ramenant.* Leur destinée est la vôtre... vous devez vivre pour elles... restez.

GUSTAVE. Quoi, vous voulez?..

DUFOUR. Restez, vous dis-je. (*Allant à la table et prenant le registre.*) Citoyenne d'Alby, et vous, Louise Giraud, consentez-vous à mettre vos signatures sur ces deux actes de mariage?

LOUISE, *avec empressement.* Oui, oui, citoyen...

DUFOUR, *leur montrant le registre.* Venez donc signer.

GUSTAVE, *avec feu.* Jamais devant moi!

DUFOUR, *bas à Gustave, en le tirant à l'écart.* Silence... N'avez-vous donc plus de confiance dans le soldat républicain?

Mad. d'Alby et Louise vont à la table et signent.

DUFOUR, *à Sertorius et à Morelli.* Elles ont signé. Maintenant, vous devez remplir vos engagemens. (*Montrant Gustave.*) Il faut que ce jeune homme quitte la France... Vous avez promis de protéger sa fuite..

SERTORIUS. Parlez, je le servirai de tout mon pouvoir.

Mad. d'Alby est assise à la gauche du théâtre; Louise et Gustave sont auprès d'elle.

DUFOUR, *tirant de sa poche un papier.* Cette feuille de route lui permet de gagner la frontière sans craindre aucun danger.....

Digitized by Google

je ne puis la délivrer que sur l'attestation de deux témoins... Vous allez m'en servir.

SERTORIUS. Rien de plus juste, donnez.

Il signe.

DUFOUR. A vous, citoyen Morelli.

MORELLI. Ma signature sauvera le citoyen Gustave, je m'estime trop heureux.

Il signe.

DUFOUR, *prenant la feuille de route et la donnant à Gustave.* Vous n'avez plus rien à redouter.

GUSTAVE, *la refusant.* J'accepterais le prix de la honte de ma mère et du malheur de Louise!..

DUFOUR, *sévèrement.* Vous pouvez la prendre. (*A Sertorius et à Morelli, leur montrant le registre.*) Vos deux signatures sur ce registre... et toutes les formalités voulues par la loi sont remplies. (*A Sertorius.*) Vous, vous êtes l'époux de l'ex-marquise d'Alby; (*A Morelli.*) et vous, celui de Louise Giraud-Sertorius.

SERTORIUS. Nous allons remplir la dernière formalité.

Ils vont à la table et se disposent à signer.

DUFOUR, *arrêtant Sertorius.* Ne voyez-vous aucun empêchement à signer ces actes?

SERTORIUS. Quel empêchement voulez-vous qu'il y ait?

MORELLI. Chacun de nous est libre... parfaitement libre et majeur.

DUFOUR. Cherchez bien, citoyen Sertorius...

SERTORIUS, *prenant la plume.* Voici ma réponse...

DUFOUR. Comme il vous plaira... seulement je dois vous prévenir qu'en signant ces actes vous signez votre arrêt de mort.

SERTORIUS, *laissant tomber la plume.* Comment!

MORELLI. Que dites-vous?

DUFOUR. La dernière séance du comité révolutionnaire est-elle donc déjà effacée de votre mémoire?

SERTORIUS. Quel rapport?...

DUFOUR La peine de mort fut portée contre quiconque tenterait de soustraire un émigré à la rigueur des lois. Cet arrêté fut pris sur la proposition d'un membre républicain pur et désintéressé... et l'exécution en fut confiée à un collègue dont on suspectait le zèle et le patriotisme.

SERTORIUS, *bas à Dufour.* De grace...

DUFOUR. Le républicain pur et désintéressé qui fit prendre l'arrêté... c'est vous; le patriote suspect chargé de l'exécution, c'est moi... Maintenant prononcez, quel est mon devoir?

SERTORIUS. Ce serait une indigne trahison!

DUFOUR. Est-ce vous qui parlez ainsi?.. Voyons qui de nous deux serait le plus coupable?.. Vous vous êtes servi du pouvoir que la loi vous donne pour placer une malheureuse mère dans la cruelle alternative de perdre son fils, ou d'accepter un époux que tout lui ordonne de rejeter... vous avez fait de votre fille adoptive le prix de la plus vile délation... Prenez-y garde... si vous signez ces actes, ils deviennent vos accusateurs; si vous dénoncez l'émigré, sa feuille de route revêtue de vos signatures viendra encore déposer contre vous. (*Moment de silence.*) Eh bien! qui vous empêche maintenant de signer? Ah! rappelez-vous le mariage dont je vous ai parlé tout-à-l'heure. Le dénonciateur confondu rendit la parole qu'il avait reçue.

MORELLI. Citoyen Sertorius... la délicatesse m'oblige à vous dégager de votre promesse.

DUFOUR. L'oncle déchira un acte que la cupidité avait fait dresser, (*Sertorius déchire les deux actes de mariage.*) et l'officier municipal promit de garder le silence... (*A Morelli.*) Quant à vous, comme on ne s'acquitte des services tels que les vôtres qu'en les payant, on vous donnera de l'or.. Mais croyez-moi... quittez la France... on n'y aime pas les délateurs.

Morelli s'éloigne.

Mme D'ALBY, *à Dufour.* Monsieur, que de reconnaissance!

GUSTAVE. Quel homme êtes-vous!

DUFOUR. Un vieux soldat, qui ne voit d'ennemis que sur le champ de bataille... un républicain qui veut faire aimer la république... enfin, un véritable ami de la patrie, qui pense que, quelle que soit la forme du gouvernement, on doit faire taire son opinion devant les lois, et les lois même, devant l'humanité!

FIN.

IMP. DE J.-R. MEVREL, PASSAGE DU CAIRE, 54.

Digitized by Google